

SOPHIE BENARROSH

Préface du Pr Christian Perronne
Professeur de Maladies infectieuses et tropicales
à l'Hôpital universitaire Raymond-Poincaré de Garches

MALADIE DE LYME,
EMPOISONNEMENT AUX MÉTAUX LOURDS

NON CE N'EST PAS DANS MA TÊTE... NI DANS LA VÔTRE !



COMMENT
JE ME BATS
POUR RETROUVER
LA SANTÉ

LE DUC . S
EDITIONS

La vie de Sophie Benarrosh a basculé il y a dix-huit ans. État grippal, douleurs intenses, épuisement, vertiges, concentration difficile... Du jour au lendemain, elle est assaillie de symptômes violents et inexplicables qui laissent perplexes les spécialistes. Commence alors une errance médicale de quatre ans jusqu'au premier diagnostic : **le Syndrome de fatigue chronique**, maladie neurologique incurable, inexplicable, invisible. Puis un autre diagnostic s'ajoute, celui de **la maladie de Lyme**.

Armée d'une volonté de fer, elle entreprend ses propres recherches sur le mal qui la ronge. Recoupant de multiples travaux internationaux, elle découvre un lien entre la maladie de Lyme et **les ravages des métaux lourds sur l'organisme**.

Sophie Benarrosh a choisi de témoigner et de livrer avec précision les conclusions de son enquête, dévoilant **les solutions et les conseils pratiques** grâce auxquels elle commence à **cheminer vers la guérison**.

Un récit qui nous concerne tous, vivant, souvent grave, mais d'un optimisme contagieux.

« **Votre itinéraire d'exception suscite émotion, admiration et respect.** »

Dr Richard I. Horowitz (États-Unis), auteur de *Soigner Lyme et les maladies chroniques inexplicables*

« **DE LOIN LE MEILLEUR OUVRAGE écrit par une personne malade qui cumule intelligence et talent. À LIRE ABSOLUMENT.** »

Valérie Colom Bisbal, administratrice du Groupe Lyme Team

Sophie Benarrosh, ex-directrice marketing, lutte au quotidien avec les symptômes de sa maladie. Elle souhaite alerter l'opinion sur deux menaces pour la santé publique qui pourraient se révéler être de terribles scandales sanitaires : la maladie de Lyme et l'empoisonnement par les métaux lourds.

Préface du **Pr Christian Perronne**, spécialiste des maladies infectieuses et tropicales. Il est chef de département à l'Hôpital universitaire Raymond-Poincaré de Garches et préside le Conseil scientifique de la Fédération Française contre les Maladies Vectorielles à Tiques.

ISBN : 979-10-285-0379-6



18 euros
Prix TTC France

L E D U C . S
E D I T I O N S

Couverture Atelier Didier Thimonier
Photographie : © Hermance Triay
Collection : *Santé, documents*
Rayon : Actualité

SOPHIE BENARROSH

Maladie de Lyme,
empoisonnement aux
métaux lourds

Non, ce n'est pas dans ma tête...
ni dans la vôtre !

L E D U C . S
E D I T I O N S

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez chaque mois :

- des conseils inédits pour vous sentir bien ;
- des interviews et des vidéos exclusives ;
- des avant-premières, des bonus et des jeux !

Rendez-vous sur la page :
<http://leduc.force.com/lecteur>

Découvrez aussi notre catalogue complet en ligne sur
notre site : **www.editionsleduc.com**

Enfin, retrouvez toute notre actualité sur notre blog et sur les
réseaux sociaux.



Ce livre est l'édition révisée et augmentée d'*À la recherche de ma santé perdue*,
paru en 2015 aux Éditions du Moment.

Édition : Judith Vernant
Maquette : Patrick Leleux PAO

© 2017 Leduc.s Éditions
29, boulevard Raspail
75007 Paris – France
ISBN : 979-10-285-0379-6

À mes parents, à ma sœur, à mon fils.

À ma Précieuse équipe médicale.

AVERTISSEMENT

Ce livre est le témoignage de l'expérience de l'auteur.
Il ne saurait constituer un traité médical,
ni même une prescription médicale.
En aucun cas, il ne remplace une consultation avec un médecin.

Sommaire

Préface	9
Avant-propos.....	13
MA SURVIE.....	17
MA RECONSTRUCTION : VIVRE AUTREMENT	51
MON ENQUÊTE : REFUSER L'INACCEPTABLE – PREMIÈRE PARTIE : MALADIES.....	85
MON ENQUÊTE : REFUSER L'INACCEPTABLE – SECONDE PARTIE : MÉTAUX, LA PISTE DU POISON....	139
Annexes	223
Guide pratique.....	239

Préface

Cela fait des années que je suis Sophie Benarrosh dans son long combat pour sa survie. Son histoire illustre certaines maladies rares actuellement non comprises par la médecine. À la suite d'un épisode infectieux aigu tout à fait banal, une simple sinusite au cours de la grossesse, toute sa vie bascule dans l'enfer. Elle voit son corps fondre et perdre toute énergie. Après de multiples consultations chez les meilleurs spécialistes et un nombre infini d'examens, aucun diagnostic ne tombe, à part « fatigue chronique », « maladie psychosomatique due au surmenage ». Elle s'entend alors dire partout : « Madame, c'est dans la tête ». Heureusement que Sophie, qui était super-cadre hyper dynamique, a une tête incroyable, une immense intelligence, un grand humanisme. Grâce à sa lucidité et à un courage hors du commun, elle se bat pour elle, mais aussi en grande partie pour son fils.

Je l'ai vue pour la première fois après plusieurs années d'évolution de sa maladie et nous avons exploré ensemble les pistes infectieuses, ces infections inapparentes comme la maladie de Lyme chronique qui peuvent détruire des vies à petit feu. Malheureusement, les tests diagnostiques, que ce soient pour les *Borreliae* responsables de la maladie de Lyme ou pour les autres microbes possiblement en cause, ne sont pas fiables ou n'existent même pas. Une participation infectieuse à la cause de sa maladie est certaine, comme en témoignent les réactions explosives à chaque prise d'antibiotique ou d'antiparasitaire. Malheureusement, ces réactions

Non, ce n'est pas dans ma tête... ni dans la vôtre !

disproportionnées ne passant pas ont empêché de poursuivre cette stratégie thérapeutique, même à petite dose ou de façon intermittente. Malgré de brèves accalmies sur certains symptômes, j'ai vu sa situation clinique continuer à se dégrader de mois en mois. Sophie arrivait à la consultation allongée sur un brancard. Elle pouvait tenir assise pendant un temps limité, mais je l'ai déjà vue s'endormir pendant la consultation ou totalement oublier ce que l'on venait de dire.

Grâce à un médecin grand connaisseur de la phytothérapie, j'ai vu pour la première fois la situation clinique de Sophie arrêter de se dégrader inexorablement ; avec même une légère amélioration. De par leurs propriétés anti-infectieuses, certaines plantes ont continué à déclencher des exacerbations de symptômes, mais moins violentes que les antibiotiques. J'étais très impressionné par cette évolution.

Quand Sophie, toujours à l'affût de nouvelles pistes, m'a parlé de sa recherche sur une éventuelle intoxication aux métaux lourds, comme le mercure ou le plomb, cela m'a paru une piste utile à explorer car j'avais vu au fil des années quelques rares personnes atteintes d'affections chroniques inexplicables améliorées par des traitements visant à éliminer certains métaux lourds. Ces traitements, non reconnus et même condamnés en France, se font souvent à l'étranger, en Suisse, en Allemagne ou aux États-Unis. Il est vraisemblable que cette incapacité à éliminer les métaux lourds ne concerne absolument pas la population générale qui est souvent exposée via l'environnement, certains poissons ou les amalgames dentaires, mais concerne quelques personnes particulièrement fragiles. J'ai été stupéfait de voir l'impact de ces chélation, c'est-à-dire de ces traitements de détoxification des métaux lourds, sur l'état de santé de Sophie qui clairement, même si cela reste très lent et imparfait, a repris une pente ascendante. Maintenant, Sophie rentre dans mon cabinet de consultation sur ses jambes, certes avec son déambulateur.

Je tiens à souligner ici que je ne partage absolument pas certains propos véhiculés dans cet ouvrage sur les vaccins qui restent des produits de santé très sûrs. Je comprends que dans leur détresse, certains patients souffrant de maladies inexplicables donnent prise à des messages non fondés

Préface

selon lesquels les vaccins sont responsables de toutes les misères qui les accablent. Des traces de mercure sont encore utilisées dans certaines régions du monde, essentiellement pour des vaccins fabriqués en doses collectives. Des milliards d'individus ont reçu ces vaccins qui ont permis une fantastique réduction de la mortalité et des séquelles de nombreuses maladies infectieuses terribles. Cela s'est accompagné d'un allongement sans précédent de l'espérance de vie. Le mercure a été supprimé des vaccins individuels en France. Je voudrais aussi rappeler que l'aluminium que l'on accuse de tous les maux n'est pas un métal lourd mais au contraire particulièrement léger. Contrairement aux métaux lourds, l'aluminium, qui représente 8 à 9 % de l'écorce terrestre, est omniprésent dans l'environnement naturel depuis la nuit des temps. Les traces d'aluminium présentes dans beaucoup de vaccins ne représentent pas grand-chose par rapport à tout l'aluminium que l'on ingère tous les jours dans l'alimentation la plus biologique qui soit, par exemple dans le thé.

Je reste émerveillé par la leçon de vie que nous donne Sophie, qui s'est toujours battue de manière objective et positive en cherchant toutes les pistes possibles pour s'en sortir face à l'incompréhension généralisée d'une partie de son entourage et du corps médical. Je persiste et signe : Sophie a toute sa tête et souffre d'une vraie maladie organique dont la cause reste obscure et ne relève en aucun cas de la psychiatrie comme on a souvent voulu le lui faire croire. Sophie doit nous rendre modestes devant notre état de connaissance face à des facteurs de déclenchement ou d'entretien de certaines maladies chroniques complexes encore inexplicables. Ces facteurs sont probablement multiples, infectieux, toxiques, environnementaux, génétiques, auto-immuns, etc. Une véritable recherche serait nécessaire dans ce domaine. Je souhaite à Sophie tous mes vœux de guérison car la route est longue, mais son incroyable sens de l'humour, qu'elle a toujours gardé dans les pires moments, est son meilleur allié.

Professeur Christian Perronne

Professeur de Maladies infectieuses et tropicales
et Chef de département à l'Hôpital universitaire
Raymond-Poincaré de Garches

Président du Conseil scientifique de la Fédération Française
contre les Maladies Vectorielles à Tiques

Avant-propos

Vivre en belle harmonie avec son corps, qui n'en a pas rêvé ? En ce qui me concerne, cette aspiration ressemble, hélas, à une impossible quête. Du jour au lendemain, ma santé, qui jusque-là ne m'avait pourtant jamais trahie, s'est effondrée. Certes, je ne suis pas la seule : nous sommes nombreux à nous sentir ainsi brisés dans notre chair, abandonnés.

Écrire...

Quelques souvenirs littéraires me viennent à l'esprit — Proust, le premier, accablé lui aussi de troubles nombreux, inguérissables à l'époque, mais qui ont aiguisé une sensibilité sans laquelle nous n'aurions jamais pu lire de si mémorables pages. Je médite aussi la précieuse expérience de Montaigne. Cet observateur méticuleux, à l'affût de ses moindres réactions physiques, a été le premier à oser questionner son corps et à en écrire les défaillances et les souffrances dans *les Essais*.

En 2009, je me suis à mon tour, plus modestement, lancée dans le récit¹ de l'écrasante phase de survie, longue d'une décennie, qui a suivi le brusque déclenchement d'une avalanche de symptômes que la Faculté de médecine tenait alors pour inexplicables. Ce livre en est un développement, issu de réflexions nouvelles nourries d'événements récents, adressé

1. *Une vie rare – Grandie par la maladie*, éditions Le Manuscrit, novembre 2009.

Non, ce n'est pas dans ma tête... ni dans la vôtre !

à toutes celles et tous ceux qui, touchés de près ou de loin, souhaitent cheminer à mes côtés. À celles et ceux qui souffrent d'une maladie lourde, de symptômes invalidants dont l'origine est inconnue et échappe à la médecine conventionnelle, et qui cherchent d'autres pistes : puisse ce livre leur en suggérer. J'écris pour que ma bataille donne à d'autres l'envie et la force d'agir, et de dire à leur entourage cette insoupçonnable souffrance qu'ils vivent de l'intérieur. On ne doit éprouver aucune honte à se sentir amoindri, et même si les proches ont parfois des difficultés à comprendre, leur présence est indispensable à l'heure d'affronter un tel adversaire.

Mais ce livre est avant tout une nécessité pour moi, pour me délester de ce fardeau qui m'accable depuis que cette maladie s'est installée en moi ; pour faire de la place et me permettre d'accueillir autre chose. Autre chose ? Moi, tout simplement ! Pour me permettre de vivre autrement : libre !

Lancer l'alerte

Je m'adresse également aux membres du corps médical, dont certains semblent parfois bien en peine d'appréhender la souffrance physique et morale quotidienne de leurs patients, qui ne s'arrête pas les week-ends et les jours fériés, et perdure entre deux rendez-vous. J'émet le vœu que les étudiants, ceux qui constituent l'avenir de ces professions – et nos futurs interlocuteurs – prêtent à notre souffrance une oreille plus attentive. Davantage formés à appréhender l'être humain dans ses douleurs, ils pourront pratiquer une écoute différente de celle de leurs aînés, souvent froids et distants, parfois figés dans leurs certitudes. Des certitudes que ce livre a l'ambition de bousculer, pour que lorsqu'un patient viendra demander de l'aide à un médecin, celui-ci ouvre son champ des possibles, même si les symptômes sont accompagnés de résultats médicaux « normaux ».

Quant aux personnels des services administratifs, puissent-ils prendre conscience que derrière un numéro de dossier, il y a un être humain

Avant-propos

qui tente d'exister, et que cet être humain malade n'a pas à supporter, en plus de sa souffrance, l'éventuelle non-codification administrative de sa maladie. N'ayez crainte, un peu de bienveillance ne réduira pas votre espérance de vie.

Ce livre est aussi pour vous, les autorités, les décideurs. Vous, que j'interpelle tout au long de ce témoignage, que je souhaite le plus constructif possible. En tant que malade qui erre depuis plus de dix-huit ans d'un hôpital à l'autre, de spécialiste en spécialiste, et, s'ils me le permettent, au nom de tous ceux qui souffrent déjà et des futures victimes, je vous demande d'informer l'ensemble du corps médical et la population des questions de santé publique que j'aborde, et surtout de prendre les mesures qui s'imposent pour stopper ces fléaux.

Investie d'une mission de transmission, c'est aussi et surtout en tant que « passeuse » d'informations, que j'écris. Pour lancer l'alerte, au-delà de ma lutte personnelle, sur des sujets face auxquels il est temps de briser le silence.

MA SURVIE

Souffrance physique

Enceinte ! Une grossesse tant désirée et tant rêvée... Seulement, voici qu'à l'aube de cette période qui devrait être si heureuse, une vilaine sinusite s'invite. Mon médecin ne me prescrit aucun médicament mais une semaine de repos s'impose, obligatoire, non négociable. Son verdict est sans appel, au point que, devinant mon tempérament, il ne me laisse pas quitter son cabinet sans s'assurer que j'ai bien l'arrêt de travail dans mon sac. Bien vu ! Si je n'avais pas été enceinte, non seulement je n'aurais pas mis les pieds chez lui « pour si peu », mais il aurait été hors de question que je m'arrête, fût-ce un jour. En ce début de l'année 1999, je dirige depuis huit ans le marketing et la communication d'un grand groupe américain, leader mondial dans son secteur d'activités, et je n'envisage pas une seconde de faire une pause.

Mais le contexte est particulier et mes priorités ont changé : je suis désormais responsable d'un petit être en devenir. Alors, je m'adapte et j'accepte de me reposer chez moi le temps de laisser passer la « tempête Sinusite ».

Bien que je me sente anormalement abattue physiquement, je m'empresse de me faire porter par coursier mes dossiers en cours. Après tout, rien ne me l'interdit. Rien, sauf mon corps, dont je perçois qu'il réagit différemment.

En quelques petits jours, je déchante complètement. Je dois vite admettre que mon désir de travailler depuis mon lit s'avère irréalisable et, à mon grand désespoir, me résous à en abandonner le projet. Mes dossiers, même les plus urgents, resteront au bureau, c'est ainsi.

Bien vite, je suis incapable de me lever. Fièvre, vertiges, nausées, vomissements me gagnent, m'envahissent, m'emportent, me submergent. Moi, qui n'ai jamais ressenti le moindre mal de mer même lorsque je faisais de la voile par gros temps ! La situation me paraît irréaliste.

Impuissante devant cette déferlante de réactions aussi violentes qu'inédites de la part mon organisme, je me retrouve démunie, seule avec ce petit être qui grandit en moi. Impossible même de me redresser dans le lit pour m'asseoir un instant. Je suis percluse de douleurs, assommée par la fièvre. Épuisée.

La situation se dégrade encore au fil des jours. Je suis clouée au lit et les rares aliments que j'avale sont immédiatement réexpédiés par où ils sont venus. Le bruit et la lumière me sont insupportables.

Deuxième arrêt de travail d'une semaine, pendant lequel les symptômes s'intensifient.

Troisième arrêt d'une semaine. Prendre cinq minutes pour en informer par téléphone le service du personnel constitue mon activité de la journée et suffit à m'épuiser.

Je respire mal, et je dors encore plus mal. Non seulement je n'arrive plus à manger mais je ne peux plus compter sur l'eau pour m'hydrater. Son goût m'insupporte. J'en teste pourtant toutes les sortes possibles – gazeuses, plates, citronnées, chaudes, froides... –, rien ne passe.

La « tempête Sinusite » se transforme en cyclone permanent. Bien qu'enceinte, je perds du poids, au point que mon gynécologue doit me faire hospitaliser d'urgence pour dénutrition et déshydratation très graves. Je suis dans un état de grande faiblesse physique.

Mon organisme est si « desséché » que l'infirmière ne parvient pas à me piquer pour poser une perfusion. Il faudra finalement l'intervention d'un anesthésiste qui réussira à me brancher à ce qui sera ma seule source d'alimentation pendant des semaines.

Des semaines. Pour une sinusite ? Même violente ?

Pendant tout ce temps, le moindre effort, comme marcher ou simplement parler, deviendra insurmontable. Impossible même de regarder la

Non, ce n'est pas dans ma tête... ni dans la vôtre !

télévision, de lire. Le bruit le moins perceptible, la plus faible lumière, tout est insupportable. Je reste sur mon lit d'hôpital, dans l'obscurité, branchée à des perfusions.

Seuls quelques contacts ponctuels sont autorisés avec l'extérieur : une visite rapide de mon mari et quelques instants au téléphone avec mes parents. Ma sœur doit se contenter des informations qu'ils lui transmettent. Mon épuisement est tel que l'accès à ma chambre est interdit à pratiquement tout le personnel médical, hormis mon médecin, qui vient une fois par jour. Je me retrouve donc quasiment coupée du monde, hors du temps.

C'est ainsi que ma vie a basculé.

Après deux mois d'hospitalisation, je rentre chez moi. Je passe les deuxième et troisième trimestres de ma grossesse au lit, envahie par les mêmes symptômes, laminée par ce cyclone. Incapable de faire quoi que ce soit, je contemple le mur de ma chambre, anéantie.

Amaigri et exténué, mon corps ne répond plus. J'aimerais, au moins, pouvoir me lever quelques instants dans l'appartement et ne pas laisser fondre mes muscles davantage. Alors, je multiplie les séances de kinésithérapie et réapprends à marcher à grand-peine dès que je peux me tenir brièvement en position verticale. Mais, j'ignore désormais quel pied lever, à quelle distance le poser, comment négocier un virage dans ma propre chambre... Je ne sais plus. Pas plus mon corps que mon cerveau.

Impossible d'exécuter les indications du kiné. J'écoute attentivement ses paroles, mais ne perçois qu'un bruit qui n'a aucun sens. Son message ne trouve pas la commande en moi pour déclencher sa mise en pratique, en mouvement. Comme si des connexions s'étaient rompues dans mon cerveau. Comme si j'avais perdu ma télécommande.

Pendant les neuf mois, j'enchaîne les arrêts de travail.

Les médecins qui me suivent n'ont jamais vu grossesse aussi pénible, aussi atypique, de toute leur carrière. Car pour le corps médical, mes

symptômes demeurent liés à cette grossesse extrêmement difficile. Pas un centième de seconde, je ne saurais imaginer qu'il puisse en être autrement : je suis enceinte, pas malade. À aucun moment le contraire ne vient m'effleurer, et je suis persuadée que tout rentrera dans l'ordre après l'accouchement, ce qui me permet sans doute de mener cette aventure à son terme.

Au bout de neuf mois, mon fils se présente. En pleine forme.

Hélas ! Bien vite, mes espoirs de rapide récupération post-partum s'évanouissent. J'ai envie de retourner travailler, mais mon corps reste aux abonnés absents. Compte tenu de mon état, mon médecin prolonge mon congé maternité et le transforme en congé pathologique. Non seulement mon état ne s'améliore pas mais il s'aggrave encore. Les examens médicaux se succèdent sans jamais proposer le moindre début d'explication à mon état, bien qu'il soit maintenant évident que ma grossesse n'en était pas la cause. Deux mois se sont écoulés depuis mon accouchement et les symptômes s'incrument chaque jour un peu plus.

Ce ne sera que quelques années plus tard que je comprendrai que je me suis lourdement trompée sur mon état réel : je suis malade. Une maladie dont tous les symptômes se sont manifestés au début de ma grossesse.

Pour l'heure, que faire ? Comment retrouver ma forme, mon physique ? Comment gérer ma vie de maman, d'épouse, de femme active ?

La chute

Voilà que l'administration se charge de m'apporter une réponse... à sa manière !

Un jour, je reçois une convocation de la Sécurité sociale, pour un contrôle de mon arrêt pour « congé maladie postnatal ». Je m'y rends tant bien que mal. Après un examen clinique des plus succincts et un survol express de mes résultats d'examens classés « non significatifs », la jeune médecin prend une décision sans appel : elle déclare caduc l'examen de

Non, ce n'est pas dans ma tête... ni dans la vôtre !

mon médecin prescripteur, que mon état de santé effraie pourtant depuis un an.

Mes tentatives pour lui expliquer l'intensité des souffrances physiques avec lesquelles je survis ne font visiblement pas le poids devant son impérieux souci de respecter les froides statistiques imposées par sa hiérarchie. À la date arrêtée par ce médecin fonctionnaire, je n'ai donc d'autre choix que de retourner sur mon lieu de travail.

J'oscille entre la joie de reprendre mon activité professionnelle et la lucidité concernant mon état physique défaillant qui, à l'évidence, m'en empêche.

Pendant des semaines, je prépare mon retour en établissant, entre autres, une liste de questions à poser à mon supérieur hiérarchique, pour élaborer au mieux la nouvelle stratégie marketing et communication. J'en oublie de me rappeler que pendant cette longue période de retrait forcé, je n'ai pratiquement eu aucune relation avec mes collègues, si ce n'est un appel au service du personnel à chaque nouvel arrêt maladie. Mais de la part de l'équipe et, en particulier, de mon supérieur, avec qui j'ai noué des liens qui ressemblent à de l'amitié, et même du grand patron, auprès de qui je me suis tant investie, rien. Silence radio pendant un an. Je n'existe pas, je n'existe plus pour eux. J'ignore encore alors jusqu'à quel point, mais ce sera au-delà de ce que je peux imaginer.

Le jour J, comme si de rien n'était, je revêts mon tailleur en guise de bouclier. En chemin, prise de vomissements, je suis obligée d'arrêter ma voiture à plusieurs reprises. Victime d'un de mes symptômes « invisibles » et inexistantes aux yeux du médecin, que sa décision n'a pas eu le pouvoir d'arrêter. Pas plus que ces douleurs qui me transpercent.

À ma première question concernant la stratégie de l'entreprise je comprends à quel point je me suis leurrée. Car j'apprends que le service marketing et communication, que je dirigeais après l'avoir moi-même créé, a été supprimé pendant mon absence pour des raisons budgétaires. L'entreprise n'allait donc pas payer un Directeur à ne rien faire.

Licenciée.

C'est sous le coup d'une totale sidération, en catimini et dans l'indifférence la plus absolue que je dois quitter ce groupe international dans lequel j'avais pris tant de plaisir à m'investir. J'essaie bien de dire au revoir à « mon » P-DG, qui m'avait lui-même recrutée et auprès duquel j'avais participé au développement européen du Groupe... mais sa garde rapprochée a érigé un barrage.

Au moins échappé-je aux regrets ou à l'apitoiement surjoués de mes collègues, qui ignorent tout du calvaire que j'ai enduré et qui s'installe dans mon corps. De fait, personne n'a cherché à le savoir. Colère, amertume, déception, frustration, incompréhension m'ont envahie un temps. J'ai cherché à percer le mystère de leur comportement. Puis, c'est devenu du passé.

À l'époque, j'ai un plus grand mystère à élucider, prioritaire, vital : celui de ma santé.

Mes nouvelles priorités estompent ces émotions négatives : construire ma vie de famille, retrouver ma forme, reprendre un travail, malgré l'aggravation de mes souffrances physiques. Je veux aller de l'avant. Malgré mon corps, à la traîne, mon esprit continue à cavalier.

L'incompréhension

Je ne comprends pas pourquoi mon corps n'est plus en harmonie avec mon mental. Je ne reconnais plus ni ce corps ni ses réactions. Quelque chose semble avoir « disjoncté ».

Je ne comprends pas, mais j'ai mal. Des douleurs physiques insidieuses mais lourdes, de plus en plus encombrantes.

Et dès les premières rencontres avec les médecins, mon incompréhension va croissante.

En effet, après l'accouchement, je commence à parler de mes symptômes à mon médecin généraliste. Perplexe, il m'envoie « faire des

Non, ce n'est pas dans ma tête... ni dans la vôtre !

examens »... Sans me dire ce qu'il cherche, peut-être sans le savoir lui-même. Les résultats ne sont pas suffisamment clairs pour qu'il puisse attribuer une origine à mes souffrances.

Ce schéma va se répéter pendant trois ans et demi. De médecin en médecin, de spécialiste en spécialiste, de professeur en professeur. Un jeu de piste sans case « Arrivée ». Chacun, tous me demandent de faire des examens, dont les résultats sont invariablement négatifs, mais qui m'épuisent. Chaque trajet déclenche des crises de vertiges, des nausées, et les heures à patienter dans l'inconfort des salles d'attente sont autant de nouvelles épreuves. Et encore, j'ai la chance d'habiter dans une grande ville où toutes ces consultations sont facilement réalisables.

Pour chacun de mes symptômes, plus d'une cinquantaine, on recherche puis on élimine toutes les maladies connues. Mais ce que je ressens ne correspond à rien de ce que les médecins connaissent, de ce qu'on leur a enseigné, alors je continue à errer d'un rendez-vous à l'autre.

À chaque examen, il y a cette attente, que ce soit avant le rendez-vous ou pour recevoir le résultat. L'attente. La patience n'est pas mon fort. Être *patient*, dans les deux acceptions du terme – la malade et celle qui attend –, est pour moi une réelle épreuve, mais j'apprends chaque jour à décélérer un peu plus.

Pendant tout ce temps où le mal qui me ronge n'est pas identifié, mon esprit s'affaire et s'épuise à imaginer tous les scénarios possibles. Les jours, les semaines, les mois, les années passant, je cultive l'espoir « aberrant », incompréhensible pour certains, qu'un résultat positif soit enfin trouvé. Je veux mettre fin à cet inconnu. Ensuite, tout sera plus « simple », je pourrai me soigner, retrouver la forme et reprendre enfin ma vie d'avant.

Mais non. À chaque examen, la même absence de diagnostic : rien de « suffisamment anormal » pour expliquer l'inexorable détérioration de mon état physique.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Maladie de Lyme, empoisonnement aux métaux lourds : non, ce n'est pas dans ma tête... Ni dans la vôtre !

Sophie Benarrosh



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

L E D U C . S
E D I T I O N S